

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 11

Artikel: La rage
Autor: C.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220934>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RAGE

Le ne faut pas croire qu'il n'y en a qu'une sorte ; il y en a plusieurs, au contraire ! La mieux connue est celle qui atteint le chien, dont les morsures ne peuvent être guéries que par le remède découvert si heureusement par un docteur célèbre dont le nom ne s'oubliera pas de longtemps.

La rage, chose certaine, a donc des sœurs et il serait même très difficile de citer tous leurs noms ; celle dont nous nous souvenons le mieux et qui a dû être l'amie s'appelait « accordéon », selon mes lointains souvenirs.

Notre oncle avait un domestique.

C'était un gros bernois, ne sachant pas une syllabe de français, qui, tous les soirs le faisait manœuvrer avec un inlassable zèle. — Sitôt que nous pouvions échapper aux commandements paternels, à grands sauts nous nous rendions chez notre oncle, dont la ferme se trouvait tout près voisine de la nôtre.

Koéubi, comme nous appelions le domestique bernois, ne faisait pas vieux pour donner son dernier coup de balai devant l'écurie, notre grande place de danse, et nous voilà tous, grands et petits, cousins et cousines, dansant aux sons joyeux et enragés de l'harmonica ! Nous disons « enragés », car c'était bien une rage d'accordéon, activant dans nos jambes, pas bien longues encore, la rage de danser !

Il y eut bien des genres de rages qui suivirent celles dont nous parlons, mais nous les « sauterons » pour tomber directement sur la rage du foot-ball qui, au début, sembla dégénérer en épidémie publique pour acquérir à la longue toute la gloire qui, jusqu'à une autre rage, passionnera ses adeptes par la grâce de ses envois et la douceur de ses coups, capables d'assommer un homme, fut-il Goliath lui-même.

Faisant suite au foot-ball, la rage du jazz est sortie de son œuf, puis son frère étant éclos, s'est hâté de charlestonner ; et nous voilà avec deux rages de plus, se vouant, telles des fées, protectrices du genre humain, à maintenir en tous lieux les bons sentiments et les belles mœurs !

Malgré leurs efforts, l'œuvre des fées bienfaisantes a échoué, si bien qu'à un moment donné, la nouvelle s'est répandue qu'une rage de « divorce » éclaircissait les rangs des ménages unis !

Les alarmes grandissent à mesure que la rage du divorce augmente ! — Tout semble perdu à jamais : et les coeurs les plus tendres, les plus éperdus, songent déjà à cesser leurs battements habituels, lorsque les sons d'une divine trompette viennent relever les courages abattus en annonçant au monde la naissance d'une rage nouvelle, de la plus sainte, de la plus bénie des rages !...

Un unanime et immense soupir de soulagement s'échappe des poitrines angoissées, car la rage annoncée est simplement celle du Radio, dont les maris se trouvent providentiellement atteints.

Sans aucune exception, ils veulent avoir cette idéale installation à leur portée, manie d'imiter les autres, peut-être ! Manie pour les uns, mais bonheur et joie pour les autres ! Car lorsqu'on possède soi-même un Radio, on reste à la maison pour l'entendre, sachez-le ! Sachez aussi que ces dames sont ravies de cette rage d'un nouveau genre, parce que, disent-elles : « C'est une rage d'intérieur ! »

C. R.

L'esprit des bêtes. — Le chien d'Alexandre Dumas n'aimait pas les bains de mer. Son maître, désireux de lui en donner le goût, l'emmenait au bain avec lui. Mais un jour, Alexandre Dumas, fort enrhumé, dit à son chien : « Pas de bain aujourd'hui, mon ami, ton maître tousse. Et une quinte de toux souligne l'explication qui ne fut pas perdue pour l'animal.

Lorsque le maître, guéri, voulut retourner à la vague, le chien se mit à tousser. Apitoyé, on le laissa à la maison. Mais comme le manège s'éternisait, Dumas comprit et baigna son chien qui ne toussa plus.

CROYEZ-Y, CROYEZ-Y PAS !...

DANS un de nos bons villages du canton, au pied du Jura, vivait le pasteur X... Il avait été marié, mais, hélas, au bout de deux ans d'une union parfaite, sa femme s'en était allée un beau jour et il s'était trouvé tout seul avec son chagrin, se promettant de rester veuf toute sa vie, en souvenir de celle qu'il avait tant aimée, et de consacrer tout son temps à ses paroissiens.

En cherchant bien, il avait fini par trouver une servante d'un certain âge, en bonne santé, n'ayant pas trop mauvaise façon et qui le soignait comme un coq en pâtre.

Comme il y avait bien quelques buveurs dans sa paroisse, pour donner le bon exemple, il avait signé la tempérance. Ce sacrifice lui avait coûté, car on a beau être pasteur, quand on a mis le nez dans nos vins, dont certains sont des plus agréables, et qu'on s'y est habitué, oh sans exagérer, il est assez difficile de s'en séparer. Enfin, bref, il s'était dit que pour pouvoir faire des reproches à ceux qui buvaient trop, il fallait être assez fort pour ne rien boire du tout soi-même.

La grippe, cette vieille sournoise qui nous rend visite sous des formes différentes, chaque année, avait envahi le village et la moitié de ses habitants étaient sur la paille. Notre ministre qui était vraiment un dévoué, un brave homme, allait de maison en maison pour seconder le docteur et encourager les gens à avoir confiance. Il fit tant et si bien qu'il finit par l'attraper aussi et qu'il dut s'alterer. Sa servante mit tout en branle pour remettre sur pied son bon maître. Malgré les tisanes et les cataplasmes, la fièvre persistait, et il fallut appeler M. le docteur. Celui-ci ne se fit pas attendre et une fois qu'il eut examiné son malade, lui dit :

— C'est la grippe !

— Je m'en méfiais ! répondit le ministre.

— Pour faire tomber la fièvre, il faudra prendre quelques aspirines avec des infusions de tilleul. Ensuite, une bonne purge d'huile de ricin vous débarrassera de tout ce qui vous gêne. Et puis, ne craignez pas de boire deux ou trois bons gros bien chauds, ça vous aidera à faire partir cette toux qui vous épaise !

— C'est que vous n'ignorez pas que je suis tempérant !

— Diable, diable, c'est vrai ! Ça ne fait rien, en cas de maladie vous avez le droit de prendre de l'alcool, s'il est nécessaire à votre rétablissement et s'il est prescrit par le médecin.

— Peut-être bien, mais n'est-ce pas, cela aurait mauvaise façon, ça ferait causer et vous savez combien les gens mettent vite le mal où il n'y en a point !

— Je vous apporterai le rhum moi-même et de cette façon personne n'en saura rien !

— Il faudra quand même de l'eau chaude et ma servante sera forcément au courant !

— Vous lui direz que c'est pour vous raser !

Il finit par le convaincre et le même jour, notre ministre était en possession du précieux liquide.

Comme le docteur avait beaucoup à faire et lorsque le cas n'était pas trop grave, il ne faisait pas de seconde visite, il resta quinze jours sans revoir son ami le pasteur. Sur le chemin, il rencontra sa servante et naturellement lui demanda comment se portait son maître.

— Eh bien, Monsieur le docteur, pour bien, il va bien, mais... je suis quand même inquiète !

— Eh pourquoi ?

— Je ne sais pas si j'ose vous le dire !...

— Mais voyons, à un docteur on ne doit rien cacher !

— Je crois bien qu'il vient fou !

— Fou ! Mais à quoi l'avez-vous remarqué, que fait-il ?

— Il se rase tous les jours !

Le docteur partit d'un éclat de rire, puis continua son chemin en laissant la servante du ministre ahurie et se demandant si le docteur ne perdait pas aussi la tête !

M. Chamot.

LA PREMIÈRE DU BARBIER DE SEVILLE

d'après Stendhal.

GEZ Milady N..., M. Ghirlanda nous a raconté toutes les infortunes de Rossini le jour de la première représentation du *Barbier de Séville*, à Rome, au théâtre d'Argentina, en 1816.

D'abord, Rossini avait mis un habit vigneron et, lorsqu'il parut à l'orchestre, cette couleur excita une hilarité générale. Garcia, qui jouait Almaviva, arriva avec sa guitare pour chanter sous les fenêtres de Rosine. Au premier accord, toutes les cordes de sa guitare se cassent à la fois. Les huées et la gaité du parterre recommencent ; ce jour-là, il était plein d'abbés.

Figaro paraît à son tour avec sa mandoline, à peine l'a-t-il touchée que toutes les cordes cassent. Bazile arrivait sur le théâtre, il se laisse tomber sur le nez. Le sang coule à grands flots sur son rabat blanc. Le malheureux subalterne qui faisait Bazile à l'idée d'essuyer son sang avec sa robe. A cette vue, les trépignements, les cris, les sifflets couvrent l'orchestre et les voix. Rossini quitte le piano et court s'enfermer chez lui.

Le lendemain, la pièce alla aux nues. Rossini n'avait pas osé s'aventurer au théâtre ni au café ; il s'était tenu coi dans sa chambre. Vers minuit, il entend une effroyable bagarre dans la rue ; le tapage approche ; enfin, il distingue de grands cris : « Rossini ! Rossini ! » Ah ! rien de plus clair, se dit-il, mon pauvre opéra aura été encore plus sifflé qu'hier et voilà les abbés qui viennent me chercher pour me battre. On prétend que dans la juste terreur que ces juges fous inspiraient au maestro, il se cacha sous son lit, car le tapage ne s'était pas arrêté dans la rue. Il entendait monter dans son escalier.

Bientôt on heurte à sa porte, on veut l'enfoncer, on appelle Rossini de façon à *svegliar i morti*. Lui, de plus en plus tremblant, se garde bien de répondre. Enfin, un homme de la bande, plus avisé que les autres, pense qu'il n'est pas impossible que le pauvre maestro ait peur. Il se met à genoux et, baissant la tête, il appelle Rossini par la chatière de la porte. Réveille-toi ! lui dit-il, en le tutoyer dans son enthousiasme, ta pièce a eu un succès fou ; nous venons te chercher pour te porter en triomphe.

Rossini, très peu rassuré et craignant toujours une mauvaise plaisanterie de la part des abattoirs romains, se détermine pourtant à faire semblant de s'éveiller et à ouvrir sa porte. On le saisit, on l'emporte sur le théâtre plus mort que vif, et là, il se convainc, en effet, que le *Barbier* a un immense succès. Pendant cette ovation, la rue de l'Argentina s'était remplie de torches allumées ; on emporta Rossini jusqu'à une *osteria* où un grand souper avait été préparé à la hâte ; l'accès de folie dura jusqu'au lendemain matin. Les Romains, ces gens si graves, si sages en apparence, deviennent fous dès qu'on leur lache la bride ; c'est ce que nous avons bien vu au carnaval de l'an passé. Celui de cette année s'annonce comme devant être encore plus extraordinaire.

Ajoutons ces autres détails non moins savoureux :

Rossini, paresseux comme jamais il n'en fut, après la vente de son opéra à un éditeur, et après en avoir jeté le prix aux quatre vents des amours, ne se pressait pas plus de livrer sa musique que s'il ne devait rien. Las de sommations aussi multipliées qu'inutiles, l'éditeur le fit enfermer pour dettes. Au lieu de l'emprisonner, il le consigna dans sa chambre avec un es-tafier de garde à la porte. De colère, Rossini refusa de se lever. Ce fut au lit qu'il écrivit son *Barbier*, jetant par terre, l'une après l'autre, les feuilles de sa musique à mesure qu'il les écrivait. Et débrouillez-vous ! La situation, tout de même, n'avait rien d'enchanteur. La besogne fut expédiée en conséquence. Au bout de dix-sept jours, le maestro retournait à ses amours.

H. Ch.